
Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.)

Robert Hawley

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/asr/3231>

DOI : 10.4000/asr.3231

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2020

Pagination : 49-58

ISBN : 978-2909036-48-9

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Robert Hawley, « Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 127 | 2020, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 04 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/3231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.3231>

Tous droits réservés : EPHE

Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.)

Robert HAWLEY

Directeur d'études

Introduction

L'enseignement dispensé en 2018-2019 dans le cadre de la chaire « Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.) » s'est décliné en deux parties : un cours de Master et un séminaire de recherche. Après une séance exceptionnelle consacrée à l'exposition « Mésha et la Bible », le cours de Master a porté sur la divination au Levant à l'âge du Bronze récent, avec un regard plus approfondi sur la discipline de l'hépatoscopie qui était étudiée et pratiquée dans le royaume d'Ougarit. Le séminaire a été consacré à la thématique du chant lyrique tel qu'il est connu à travers les textes et péripécies mythologiques et épiques ougaritiques (avec quelques parallèles bibliques) ; une attention particulière a été prêtée aux rôles que joue le chant, aussi bien pendant des banquets royaux que dans la vie liturgique et cultuelle des temples et sanctuaires d'Ougarit au ^{xiii}^e siècle av. J.-C.

Cours de Master

Around the exhibition « Mésha et la Bible »

La première séance du cours de Master a été l'occasion de bénéficier de l'exposition ponctuelle intitulée « Mésha et la Bible : Quand une pierre raconte l'histoire » qui a eu lieu au Collège de France du 15 septembre au 19 octobre 2018. Sur l'invitation de l'association Bible et Terre Sainte, qui a prêté une grande partie des objets exposés, nous avons animé une visite guidée d'une heure et demie¹, donnant ainsi aux auditeurs une occasion rare d'étudier de près certains objets et inscriptions autrement peu accessibles ; on pensera notamment à l'inscription de Šipti-Ba'1 en caractères phéniciens archaïques², prêtée au Collège de France par le Musée National de Beyrouth à l'occasion de cette exposition.

-
1. Je remercie chaleureusement les membres du bureau de l'association Bible et Terre Sainte, et en particulier Jean-Claude Margueron (président de l'association) ainsi qu'Édith Gras, pour leur aide précieuse dans l'organisation administrative et pratique de cette visite. Notre accueil par le personnel du Collège de France était sans faille ; qu'ils soient aussi sincèrement remerciés.
 2. M. DUNAND, *Byblia Grammata*, Beyrouth 1945, p. 146-151 ; KAI 7 ; J. C. L. GIBSON, *Textbook of Syrian Semitic inscriptions*, vol. 3 : *Phoenician inscriptions*, Oxford 1982, p. 23-24.

Le catalogue³, très amplement documenté et richement illustré, permet aux lecteurs de ce compte rendu de suivre les deux grands fils conducteurs qui se sont dégagés lors de notre visite. Le premier concerne l'existence contemporaine de deux « scripts »⁴ (pourrait-on même dire « polices », si l'on se permettait l'appropriation du jargon typographique moderne ?) déployés en Judée aux époques hellénistique et romaine : d'une part un « script » cursif et donc banal, employé surtout (mais pas seulement) pour la copie rapide de manuscrits⁵, ou pour la rédaction de documents de la vie quotidienne⁶, et d'autre part un « script » solennel, délibérément archaïsant que l'on trouve sur des inscriptions d'affichage chargées d'autorité ou de solennité, voire de piété⁷.

Le second fil conducteur découle du premier, mais s'oriente vers le passé, quelques siècles plus tôt, à l'âge du Fer « IIA » (selon le jargon de nos collègues archéologues), époque à laquelle on voit se différencier progressivement l'alphabet linéaire « proto-cananéen » vers un éventail de « scripts » régionaux différents (appelés « phénicien », « araméen », « hébraïque », « moabite », etc.)⁸. La dichotomie élaborée ci-dessus, entre tendance « cursive » d'une part et tendance

-
3. A. CHATELLIER et C. GUTTINGER (dir.), *Mésha et la Bible : Quand une pierre raconte l'histoire*, Paris 2018.
 4. Il pourrait paraître maladroit ou même injurieux envers la langue française d'introduire ainsi un tel anglicisme dans la discussion. Son importance ici est d'éviter des expressions telles que « deux écritures », etc., car il ne s'agit aucunement ici d'écritures différentes : les deux inventaires graphiques dont il est question ici opèrent tous les deux selon les mêmes principes et comptent le même nombre de caractères. La seule différence est au niveau de l'apparence superficielle, une situation tout à fait comparable à la différence entre « Times New Roman » et « Garamond » par exemple, dans la typographie informatisée moderne (cf. la référence au mot « police » ci-dessus).
 5. Dans le catalogue (*ibid.*, p. 89), voir le manuscrit fragmentaire des *Psaumes* d'époque romaine retrouvé près de la Mer Morte (4Q98), copié d'une main exercée mais dans un cursif « carré » couramment utilisé pour les manuscrits bibliques. Le « script » de ce fragment biblique contraste de façon frappante avec le script « solennel » correspondant : par exemple, celui utilisé pour 4Q22 (*ibid.*, p. 83), un fragment d'*Exode* copié en caractères délibérément archaïsants (souvent appelés, à juste titre, « paléo-hébreux » ; voir la note 7 ci-dessous).
 6. Plusieurs exemples de l'emploi d'un cursif dans des documents banals de la vie quotidienne sont mentionnés dans F. M. CROSS, « The development of the Jewish scripts », dans G. E. WRIGHT (éd.), *The Bible and the ancient Near East*, Garden City 1961, p. 133-202. Cette dernière étude n'a pas perdu de son utilité pour une présentation des origines et de l'évolution de ces « scripts cursifs » en milieux judéens.
 7. On a déjà mentionné les textes en caractères « paléo-hébreux » (voir la note 5 ci-dessus) : voir M. D. McLEAN, « The use and development of Palaeo-Hebrew in the Hellenistic and Roman periods », thèse de doctorat, Harvard 1982, de façon générale, et, pour un survol récent et accessible du corpus, le site « Paleo-Hebrew Dead Sea Scrolls » élaboré par A. PARROT et M. RICHELLE : <http://www.paleohebrewdss.com/> (consulté le 12 mai 2020). Ce « script » volontairement archaïsant est resté très prisé dans les périodes suivantes : il est employé par exemple dans la frappe des monnaies pendant la première révolte contre Rome (voir CHATELLIER et GUTTINGER, *Mésha et la Bible*, p. 85), et même jusqu'au Moyen-Âge dans certaines communautés, telles les Samaritains (*ibid.*, p. 84, pour une copie médiévale du Pentateuch samaritain).
 8. Voir la mise au point récente de B. SASS et I. FINKELSTEIN, « The swan-song of Proto-Canaanite in the ninth century BCE in light of an alphabetic inscription from Megiddo », *Semitica et Classica* 9 (2016), p. 19-42 (avec la bibliographie antérieure).

« archaïsante » (pour un but « solennel » d’affichage) de l’autre, peut même être aperçue, ne serait-ce que de façon embryonnaire, dans des monuments du IX^e siècle av. J.-C.⁹ Il s’agirait donc d’une opposition qui n’est pas seulement un développement tardif, mais qui semble être déjà opérante dès les débuts des traditions monumentales avec l’alphabet linéaire à l’âge du Fer¹⁰.

Comme pour la Judée d’époque romaine présentée ci-dessus, ce qui caractérise le script « solennel » au IX^e siècle av. J.-C. est la rétention de quelques formes délibérément archaïsantes dans l’inventaire des signes déployés pour des inscriptions d’affichage. Sur le plan fonctionnel, de tels archaïsmes prêtaient apparemment une lueur d’autorité ou de prestige au contenu du message ainsi vêtu « à l’ancienne ». À cet égard le corpus des inscriptions monumentales des rois de Byblos, dont celle du roi Šipti-Ba’l mentionnée précédemment, que nous avons pu examiner de près lors de l’exposition, prennent une importance particulière, car l’inventaire des signes déployés dans ce corpus est notoirement archaïsant : on notera par exemple le K sans hampe (qui rappelle la forme proto-cananéenne) ou encore le P angulaire (c’est-à-dire, non courbé)¹¹. Plus encore, on remarquera dans l’inscription du roi Šipti-Ba’l certains caractères curieux, qui se voulaient manifestement « archaïques » mais qui ne le sont pas réellement ; il s’agirait ici des signes appelés « excentriques » par Benjamin Sass, dont les études ont servi de guide ici¹².

C’est dans ce contexte que nous nous sommes intéressés à la stèle de Mésha, joyau incontesté de l’exposition. Contrairement aux inscriptions des rois de Byblos, les caractères utilisés par les graveurs de cette grande inscription moabite ne sont en aucune façon « archaïsants » : on notera les K, M et N par exemple avec une hampe descendante et courbée vers le gauche. Il s’agit ici des formes « cursives » monumentalisées et gravées sur pierre. Dans la mesure où cette stèle était érigée en vue d’un affichage qui avait pour but d’augmenter le prestige de ce roi de Moab du IX^e siècle av. J.-C., on pourrait se demander pourquoi l’inventaire de caractères déployés manquent notoirement de formes délibérément archaïsantes.

Une explication assez simple vient à l’esprit, qui est présentée ici comme hypothèse de travail. La côte phénicienne, tout comme la vallée de la Shéphélah et la plaine côtière de la Philistie, étaient plus près du centre des développements majeurs qui scandaient l’histoire de l’alphabet linéaire au IX^e siècle av. J.-C., et qui ont ainsi marqué la transition entre un alphabet « proto-cananéen » non (ou

9. *Ibid.*, p. 39-40.

10. De façon générale, voir B. SASS, « The emergence of monumental West Semitic alphabetic writing, with an emphasis on Byblos », *Semitica* 59 (2017), p. 109-141 (avec bibliographie antérieure).

11. Les données ont été présentées et analysées par B. SASS, *The alphabet at the turn of the millennium*, Tel Aviv 2005, p. 23-32.

12. *Ibid.*, p. 31-32. Notons au passage que les conclusions de B. Sass ne sont pas toujours retenues par certains chercheurs ; ce sont les héritiers de l’école « albrightéenne » américaine en particulier qui continuent à prôner à la fois une chronologie plus haute et aussi l’application d’une approche typologique paléographique rigide à la datation ; voir le résumé du débat (avec bibliographie antérieure) dans I. FINKELSTEIN et B. SASS, « Epigraphic evidence from Jerusalem and its environs at the dawn of biblical history: Facts first », dans Y. GADOT, *et al.* (éd.), *New studies in the archaeology of Jerusalem and its region: Collected papers*, vol. 11, Jérusalem 2017, p.*21-*26.

moins) différencié, vers des « scripts » linéaires régionaux différents, visiblement distincts les uns des autres¹³.

Le petit « royaume » bucolique de Moab, plus isolé des villes côtières et cosmopolites, et donc en quelque sorte en marge des mouvements au centre de l'évolution de l'alphabet linéaire, ne semble pas avoir suivi les chapitres plus anciens de l'histoire graphique de la région. Les graveurs responsables de cette inscription moabite n'avaient donc apparemment pas à leur disposition une connaissance détaillée des formes plus anciennes ; ils n'ont donc pas choisi de suivre (ou ils n'en avaient pas ressenti l'intérêt) la longue tradition d'emploi des formes de signes délibérément archaïsantes dans les monuments qui visent un affichage.

Divination et magie au Levant (II^e-I^{er} millénaires av. J.-C.) :

1. Lire le foie à Ugarit

Le cours de Master proprement dit a commencé fin octobre 2018, avec un survol des méthodes de divination étudiées ou pratiquées à Ugarit au XIII^e siècle av. J.-C., et en particulier la discipline de l'hépatoscopie¹⁴. Après avoir tenté de définir ce que nous entendions par « hépatoscopie », « divination » et enfin « science » dans le contexte culturel et intellectuel du Levant à la fin de l'âge du Bronze¹⁵, nous nous sommes penchés sur la dichotomie repérable dans la documentation textuelle ougaritique entre d'une part des « recueils savants » et d'autre part des documents souvent plus brefs (et sans doute plus « spontanés ») qui relèvent plutôt de la pratique de la divination dans des contextes de la vie quotidienne¹⁶.

Afin de mieux cerner la première catégorie – celle des recueils de présages – nous avons pris quelques pas de recul pour les resituer dans un contexte comparatif plus vaste comprenant tous les types de recueils savants qui semblent avoir véhiculé ce que les scribes levantins (et proche-orientaux) de l'âge du Bronze considéraient comme des savoirs distincts et organisables sous forme de listes. D'un point de vue théorique, nous incluons donc ici non seulement des recueils divinatoires

13. I. FINKELSTEIN et B. SASS, « The West Semitic alphabetic inscriptions, Late Bronze II to Iron IIA: Archaeological context, distribution and chronology », *Hebrew Bible and Ancient Israel* 2/2 (2013), p. 149-220 ; Id., « Swan song », p. 25-40.

14. Nous nous sommes naturellement appuyés sur les travaux de nos prédécesseurs : par exemple, P. XELLA, *I testi rituali di Ugarit*, Rome 1981, p. 171-206 ; M. DIETRICH et O. LORETZ, *Mantik in Ugarit*, Münster 1990 ; ou encore D. PARDEE, « Ugaritic science », dans P. M. M. DAVIAU, *et al.* (éd.), *World of the Aramaeans: Studies in language and literature in honour of Paul Eugène Dion*, Sheffield 2001, vol. 3, p. 223-254 (chacune de ces publications fournit avec une abondante bibliographie antérieure).

15. Le lecteur remarquera que les écrits de Francesca Rochberg ont beaucoup influencé les définitions de ces concepts prônées ici ; voir Rochberg, « Empiricism in Babylonian omen texts and the classification of Mesopotamian divination as science », *Journal of the American Oriental Society* 119 (1999), p. 559-569 ; EAD., « Observing and describing the world through divination and astronomy », dans K. RADNER et E. ROBSON (éd.), *The Oxford handbook of cuneiform culture*, Oxford 2011, p. 618-636 ; EAD., *Before nature: cuneiform knowledge and the history of science*, Chicago 2016.

16. Voir la synthèse de D. PARDEE, « Ugaritic science ».

(listes de présages), mais aussi médicaux (listes de remèdes), sapientiaux (listes de proverbes) et même juridiques (listes de lois). Pourquoi tenter de mélanger ainsi des genres qui sont superficiellement et apparemment si différents ? Parce qu'il s'avère que, quelle que soit la thématique en question, ces recueils présentent tous plusieurs caractéristiques structurelles et fonctionnelles communes :

1. Ils véhiculent un savoir qui vise l'avenir, soit sous forme de prédiction de l'avenir¹⁷, soit de recommandations sur ce qu'il convient de faire à l'avenir (afin d'améliorer une situation donnée)¹⁸.

2. Les savoirs ainsi véhiculés sont fondés sur une observation « empirique » du monde¹⁹.

3. Compte tenu des points précédents, ces savoirs ainsi constitués sont présentés sous forme de listes où chaque élément présente une structure bipartite, en « protase : apodose », c'est-à-dire à comprendre « si [observation], alors [ce qui se passera, ou ce que l'on devrait faire dans l'avenir] ». L'ubiquité de ce modèle structurel de « protase : apodose » illustre le rapport logique qui existait pour les scribes (ougaritains certes, mais aussi pour leurs confrères proche-orientaux ailleurs) entre signe et signifié : « cause » et « effet » dans le cas des présages²⁰, symptôme et remède dans la tradition médicale.

4. Enfin, ces éléments bipartites sont collectionnés et réunis thématiquement ; chaque type de recueil est donc consacré à un (et seulement un) type de discipline. Pour la documentation en langue ougaritique, voici les types de recueils savants qui sont attestés²¹ :

- des recueils « tératomantiques » (prédictions de l'avenir à partir de l'observation de naissances monstrueuses chez les animaux et chez les humains) ;
- un recueil « astromantique » (prédictions de l'avenir à partir d'observations célestes) ;
- un recueil « oniromantique » (prédictions de l'avenir à partir de l'analyse des visions aperçues dans des rêves) ;

17. RS 24.247+:59' (= KTU 1.103) : « ... le pays de l'ennemi périra » ; RIH 78/14:3' (= KTU 1.163) : « ... alors [le royaume] aura de la prospérité » (lisant ici avec D. PARDEE, *Les textes rituels*, Paris 2000, p. 859-863).

18. RS 17.120:2-4 (= KTU 1.85) : « ... alors on doit pulvériser [une mesure ?] -šûtu de la [plante ?] "scorpionnesque", [la] mettre en solution [...], et [la] verser dans son nez ».

19. En reprenant les mêmes exemples cités ci-dessus dans les notes 17 et 18 (les protases sont ici *soulignées*) : RS 24.247+:59' (= KTU 1.103) : « et *s'il manque du [fœtus] la patte gauche*, [alors] le pays de l'ennemi périra » ; RIH 78/14:3' (= KTU 1.163) : « *si la lune est [de couleur] rouge-vif* quand elle se lève, alors [le royaume] aura de la prospérité ». Dans le cas des textes médicaux ces observations empiriques sont des symptômes : RS 17.120:2-4 (= KTU 1.85) : « *quand un cheval "tousse" [bruyamment]*, alors on doit pulvériser [une mesure ?] -šûtu de la [plante ?] "scorpionnesque", [la] mettre en solution..., et [la] verser dans son nez ».

20. On entend « cause et effet » dans le sens de David Hume : on dit qu'un évènement est la « cause » d'un autre si l'on croit que l'un est inévitablement suivi de l'autre.

21. Voir la liste énumérée par PARDEE, « Ugaritic science », p. 225, à laquelle on ajoutera le texte mentionné dans la note 22 qui suit.

- plusieurs copies d'un recueil « hippiatrice » (remèdes pour des chevaux malades en fonction de symptômes présentés) ;
- et une copie très fragmentaire d'un recueil « médical » (remèdes pour des êtres humains, probablement en fonction de symptômes présentés)²².

Bien entendu cet éventail (assez réduit, certes, car limité au corpus ougaritique seul) pourrait être beaucoup plus vaste si nous élargissons notre champ d'étude à tous les corpus cunéiformes du II^e millénaire av. J.-C. C'est d'ailleurs ce cadre élargi qui permet de mieux comprendre ce que les scribes ougaritains tentaient de réaliser dans leur relativement « nouveau » patrimoine littéraire et savant avec une première mise par écrit au cours du XIII^e siècle²³.

Dans l'optique du thème particulier de l'hépatoscopie, nous avons ensuite constaté le manque de recueil d'extispicine en langue ougaritique. Il s'agirait là sans doute d'un hasard des trouvailles épigraphiques, et ce pour deux raisons. D'une part, nous savons que les scribes locaux copiaient de tels recueils dans leur formation en langues et écriture cunéiforme mésopotamiennes²⁴. Mais c'est la deuxième raison qui l'emporte : le nombre très élevé de modèles de foie (et un modèle de poumon), non seulement en argile²⁵ mais aussi en ivoire²⁶, indique clairement que cette discipline était non seulement pratiquée mais aussi valorisée par les élites en place à la fin du royaume (et probablement pendant les siècles précédents).

Nous avons terminé l'année avec un examen de ces modèles de foies, aussi bien ceux qui portent des inscriptions (toutes en ougaritiques) que ceux anépigraphes²⁷. Pour nous aider à mieux comprendre le haut niveau d'abstraction et de stylisation pratiqués par les modelleurs, ainsi que pour tenter de comprendre l'ensemble des marques, incisions et appliques que l'on rencontre dans ce corpus, nous nous sommes appuyés sur les travaux de Jan-Waalke Meyer²⁸, toujours fondamentaux. Un chapitre plus original était l'application de cette « grille de lecture » élaborée par Meyer au corpus de modèles de foie en ivoire issu des fouilles du palais royal

22. Sur ce dernier, voir maintenant P. BORDREUIL, D. PARDEE et C. ROCHE-HAWLEY, *Ras Ibn Hani II: Les textes en écritures cunéiformes de l'âge du Bronze récent, fouilles 1977 à 2002*, Beyrouth 2019, p. 196-199.

23. Voir déjà R. HAWLEY, « On the transmission of knowledge and lore in the alphabetic tradition of Ugarit », dans C. ROCHE-HAWLEY et R. HAWLEY (éd.), *Devins et lettrés dans l'orbite de Babylone*, Paris 2015, p. 70-72.

24. *Ibid.*, p. 72, note 27 ; voir D. ARNAUD, *Corpus des textes de bibliothèque de Ras Shamra-Ugarit (1936-2000) en sumérien, babylonien et assyrien*, Barcelone 2007, p. 47.

25. J.-C. COURTOIS, « La maison du prêtre aux modèles de poumon et de foies d'Ugarit », dans C. SCHAEFFER (éd.), *Ugaritica* 6 (1969), p. 91-119.

26. J. GACHET et D. PARDEE, « Les ivoires inscrits du palais royal (fouille 1955) », dans M. YON et D. ARNAUD (éd.), *Études ougaritiques I : Travaux 1985-1995*, Paris 2001, p. 191-230.

27. J.-C. COURTOIS, « La maison du prêtre aux modèles de poumon et de foies d'Ugarit » ; études plus détaillées des exemples inscrits dans D. PARDEE, *Les textes rituels*.

28. J.-W. MEYER, *Untersuchungen zu den Tonlebermodellen aus dem Alten Orient*, Kevelaer et Neukirchen-Vluyn 1987 ; Id., « Zur Interpretation der Leber- und Lungenmodelle aus Ugarit », dans M. DIETRICH et O. LORETZ (éd.), *Mantik in Ugarit*, p. 241-280.

d'Ougarit²⁹, ainsi que la comparaison avec le corpus de modèles de foie venant de Ḫattuša³⁰, qui semble partager à peu près les mêmes « codes ».

Ces lectures se sont révélées intéressantes dans le contexte ougaritain où – en marge des civilisations cunéiformes « classiques » – on a pu ainsi problématiser une distinction entre des pratiques divinatoires « étrangères » importées dans des contextes scolaires et des pratiques autochtones qui semblent véritablement locales.

Séminaire de recherche 2018-2019

Dans le cadre de ce compte rendu dans l'Annuaire il n'est pas possible de présenter un développement détaillé des différents sujets abordés dans l'étude du « chant » à Ougarit. Ceux-ci seront par conséquent publiés ailleurs et de façon plus complète. Il ne s'agit donc ici que d'un court résumé des problématiques envisagées.

Le séminaire a commencé en octobre 2018 par une présentation générale de la poésie religieuse en langues ouest-sémitiques anciennes qui, pour les périodes pré-hellénistiques, se limitent – à quelques exceptions près³¹ – aux textes d'Ougarit et à la Bible hébraïque.

Après ce survol de la poésie et de ses caractéristiques formelles dans les textes religieux ougaritiques et bibliques, nous avons présenté une mise au point de la bibliographie récente liées de près ou de loin à l'étude du chant ougaritique. Une problématique s'est rapidement dégagée : celle de l'intégration croissante de l'étude de la littérature ougaritique au sein des autres littératures savantes de la Méditerranée orientale à l'âge du Bronze récent. Une attention particulière à cet égard était prêtée aux publications d'Alfonso Archi, Noga Ayali-Darshan, Mary Bachvarova, Mauro Giorgieri, Caroline López-Ruiz, ainsi qu'un volume d'actes de colloque réunis par JoAnn Scurlock et Richard Beal (avec des contributions intéressantes ici de Dennis Campbell et Amir Gilan, entre autres). Comme cette liste de chercheurs le laisse apercevoir, nous nous sommes intéressés en particulier aux traditions de chant dans le monde hourrite et à leur diffusion de la Syrie du nord vers la côte, la Cilicie et même jusqu'en Anatolie centrale. Les données ougaritiques et ougaritaines se sont avérées finalement assez importantes pour évaluer avec nuances l'impact de ces traditions hourrites sur les cultures syriennes et anatoliennes locales du pourtour méditerranéen oriental à la fin de l'âge du Bronze, comme en témoigne une tablette fragmentaire d'Ougarit (fig. 1 ci-dessous) qui semble véhiculer une

29. GACHET et PARDEE, « Les ivoires inscrits », p. 222-230.

30. De façon commode, voir A. MOUTON, « L'hépatoscopie chez les Hittites », dans C. ROCHE-HAWLEY et R. HAWLEY (éd.), *Devins et lettrés dans l'orbite de Babylone*, Paris 2015, p. 207-237 (avec bibliographie antérieure).

31. Seulement quelques bribes isolées de la poésie religieuse en langue araméenne sont conservées pour les périodes pré-hellénistiques : des textes « magiques » (y compris l'incantation en cunéiforme mésopotamien d'Uruk, quoique la date de la mise par écrit de cette composition demeure incertaine), des visions attribuées à Bal'am fils de Béor, des morceaux de la poésie sapientielle dans Aḫiqar, et des poèmes religieux variés en écriture démotique (véhiculé par le papyrus Amherst 63, par exemple), etc. Pour le domaine phénicien, le corpus poétique religieux est encore plus méconnu, sans doute à cause de la nature de la documentation disponible.

recension de la *Descente de Teššop aux Enfers*, et en particulier de l'épisode où la déesse Allani accueille Teššop pour un banquet chez elle, aux enfers³². Ce passage devient particulièrement intéressant s'il est mis en regard avec une autre version de cette même péripécie, qui avait été intégrée dans le *Chant d'Affranchissement* plus vaste, tel que ce dernier était copié par les scribes de Ḫattuša³³.



Fig. 1. La tablette RS 19.148 : fragment de chant mythologique hurrite d'Ougarit ?
Crédit photographique : Françoise Ernst-Pradal. Tous droits réservés.

Dans l'optique de développer davantage les interconnexions entre les caractéristiques formelles des chants hurrite et ougaritique, nous avons présenté un excursus sur les différents poèmes mythologiques ougaritiques commençant par « Que je chante ! » ou « Que je récite ! ».

L'établissement des divers éléments pouvant contribuer à la proposition d'une définition du « chant » lyrique s'est ainsi avéré valable non seulement pour les données d'Ougarit, mais aussi à travers un contexte régional plus large, dans les

32. Voir M. GIORGIERI, « Diffusion et caractéristiques de la culture écrite d'origine hurrite dans le Proche-Orient asiatique et à Ougarit », dans P. BORDREUIL, *et al.* (éd.), *Les écritures mises au jour sur le site antique d'Ougarit (Syrie) et leur déchiffrement*, Paris 2013, p. 178. Dans la mesure où la partie « mythologique » de RS 19.149 est suivie par des notations musicales, M. GIORGIERI en conclut « qu'à Ougarit une version du récit mythologique de la descente de Teššup aux enfers était connue, exécutée sous forme de chant avec accompagnement musical ».

33. KBo 32.13, recto, colonne I, lignes 1-6 ; voir E. NEU, *Das hurritische Epos der Freilassung*, Wiesbaden 1996, p. 220.

différents mondes lettrés de la Méditerranée orientale, et en particulier ceux où la littérature cunéiforme était valorisée, comme les traditions hittite, hourrite, assyrienne ou babylonienne. Les volets suivants du séminaire ont donc été consacrés non seulement à l'étude du vocabulaire du « chant » – notamment en milieu ougaritique – mais aussi aux *Sitz-im-Leben* dans lesquels le chant trouvait sa place naturelle. Une association particulièrement étroite a pu être identifiée entre le chant et les banquets (royaux ou d'élites).

Un deuxième *Sitz-im-Leben* pour le chant ougaritique s'est ensuite dégagé quand nous avons tourné notre attention vers les mentions du chant dans le corpus rituel : le rôle du chant dans les rites publics de caractère solennel. De telles questions sur le déroulement des rites dans les temples ou dans les espaces publics nous ont conduit à étudier le dossier très complexe des chants en langues étrangères à Ugarit, et surtout la fonction et l'arrière-plan des chants en langues hourrite et babylonienne. Le rôle des traditions hourrites dans la vie liturgique à Ugarit est un sujet dont l'étude sera poursuivie l'année prochaine.

Enfin, un regard jeté sur la présence de musiciens professionnels parmi les « guildes » d'Ugarit, sujet qui est surtout documenté par le corpus administratif, était l'occasion de constater la juxtaposition fréquente d'une mention de chantre (ou d'un autre type de musicien) avec une précision géographique³⁴. Ce fait surprenant a naturellement des conséquences pour l'interprétation des colophons des textes littéraires : on pense bien entendu au scribe 'Ilimilku (du village) de Šubbanu³⁵, mais aussi à l'énigmatique mention « de Tab'ilu » qui figure sur la tranche de deux textes littéraires moins bien conservés³⁶.

Pendant quatre semaines en mars et avril 2019, et en collaboration avec Maria Grazia Masetti-Rouault, le séminaire a accueilli Madame Susanne Görke de l'Akademie der Wissenschaften und der Literatur de Mainz en tant que directrice d'études invitée. Spécialiste des traditions hourrites, elle a animé une série de conférences très riches qui portaient sur les « Nouvelles avancées dans les recherches sur les traditions religieuses hourrites ». Après une introduction à la culture et à la religion hourrites de façon générale, elle a présenté les recherches actuelles dans les domaines des traditions rituelles et divinatoires, avant de problématiser de façon très intéressante l'étude des religions officielles par contraste avec la piété privée

34. RS 19.016:37 (= KTU 4.609) : « Manīnu, le chantre d'Ugarit » ; RS 18.106+:34 (= KTU 4.382+) : « 'Abimānu ... , chantre qui réside dans [la ville de] Siyannu » ; RS 15.082:4 (= KTU 4.168) : « les chantres de [la ville de ?] 'Aṭṭartu » (il s'agirait dans ce cas du toponyme 'Aṭṭartu et non pas la déesse du même nom) ; RIH 83/01:12 (= KTU 9.457) : « sous l'égide du devin de [la ville de] Siyannu » (pour ce texte voir maintenant P. BORDREUIL, *et al.*, *Ras Ibn Hani* II, n° 36, p. 105-108).

35. C. ROCHE-HAWLEY et R. HAWLEY, « An essay on scribal families, tradition, and innovation in 13th century Ugarit », dans B. J. COLLINS et P. MICHALOWSKI (éd.), *Beyond Hatti: A tribute to Gary Beckman*, Atlanta 2013, p. 262 ; R. HAWLEY, D. PARDEE et C. ROCHE-HAWLEY, « The scribal culture of Ugarit », *Journal of ancient Near Eastern history* 2/2 (2016), p. 252 (les deux avec de la bibliographie antérieure).

36. R. HAWLEY, *et al.*, « The scribal culture of Ugarit », p. 254-255 ; la suggestion ainsi proposée ici est que ce colophon est peut-être à interpréter « [du village] de Tab'ilu » (c'est une possibilité réelle, car Tab'ilu est souvent mentionné parmi les villages du royaume).

ou familiale. En plus de la documentation disponible venant de Hattuša, la capitale hittite, Madame Görke a consacré une bonne partie de son attention au corpus hourrite d'Emar, récemment publié par Mirjo Salvini, ainsi que quelques études qui y étaient consacrées, notamment celles de Sebastian Fischer. Madame Görke a aussi participé activement dans le séminaire lors des séances où il était question de la lecture des textes hourrites en caractères alphabétiques.

Madame Annie Caubet, membre de la Mission archéologique de Ras Shamra-Ougarit depuis 1976 et ancienne directrice du département des Antiquités orientales au musée du Louvre a donné une conférence en avril 2019 intitulée « La musique à Ougarit : témoins archéologiques » qui confrontait les restes matériels d'instruments de musique retrouvés dans la fouille, aux représentations figurées de musiciens véhiculées sur divers supports. Les images demandent au lecteur moderne de décoder les conventions visuelles utilisées par les artistes du Proche-Orient ancien pour exprimer le son et le mouvement. Les données rassemblées renseignent sur les instruments à percussion (cymbales, tambourins, claquoirs, racloirs), les vents (flûte, cors) et les cordes (harpe, lyre, luth). Chants et danses sont aussi évoqués au travers de scènes complexes. Le patrimoine musical d'Ougarit dérive d'un double héritage de traditions hourrite et babylonienne.